

Une Chanteuse des Rues.

VII.

Philippe et son ami n'avaient plus que très-peu d'instants à rester ensemble. Il se faisait tard. À l'est, l'ombre envahissait graduellement le ciel, tandis qu'à l'horizon opposé, de gros nuages se teignaient des couleurs éclatantes du couchant. C'était quelque chose de merveilleux à voir que ces longues zones horizontales qui, du bleu pâle, passaient au vert tendre, puis au violet, puis au rouge sanglant, puis à l'or en fusion. Vous eussiez dit une splendide écharpe indienne bordée d'une franche d'or. C'était l'heure où le pierrot paresseux, sur le bord de son trou, piaille comme un enfant qui a sommeil ; où la chauve-souris entr'ouvre son œil éblouissant et étire ses bras palmés ; où les hirondelles, jalouses de présager, par leur vol à perte de vue, un beau lendemain, se croisent dans l'air et y dessinent de grandes courbes analogues à celles d'un patineur sur la glace. En même temps que l'allumeur de candélabres, armé de sa lampe, plus longue que la lance d'un Cosaque, enflammait successivement le gaz des lanternes, quelques étoiles, comparables sur le crépuscule, à des points de fer rougies à blanc, émergeaient çà et là dans l'espace.

Jean qui ne voulait pas entendre jusqu'au lendemain la fin de l'histoire, pressa son ami de lui en dire rapidement le dénoûment.

« Je n'ai plus, au reste, que deux ou trois faits à mentionner, ajouta Philippe. Comme vous le devinez sans doute, je me gardai bien d'instruire le mari et la femme de leur sort respectif. J'éprouvais la plus profonde répugnance à les voir se réunir et se réconcilier dans la salle même de l'hospice. Je me bornai à leur affirmer que tout irais bien et à exiger d'eux un peu de patience. Intérieurement, je méditais les moyens de faire couler de leurs yeux autant de larmes de joie que j'en avais fait couler de chagrin, et à acquitter avec usure ce que je considérais comme une dette envers eux.

« Je choisis un jour où précisément mon cousin dinait à la maison. Mon silence et ma tristesse, depuis quelque temps, ne laissaient pas que de surprendre mon père et ma mère. Jusqu'alors, dans ma famille, on ne m'avait pas fait l'honneur de m'attribuer des sentiments sérieux, et j'y passais, avec assez de raison, pour plus enclin au plaisir qu'au travail. J'avais même bien des fois essayé à ce sujet des

reproches mérités. Un accident m'avait tout à coup mûri et fait homme. Je ne pensais plus qu'il fut honteux d'avoir de la sensibilité et de la laisser voir.

« Le soir venu, contrairement à mon habitude, je ne sortis pas. Interrogé des yeux par ma mère et verbalement par mon père, je les terrassai brusquement l'un et l'autre par cet aveu énigmatique :

« En effet, dis-je d'un ton d'humeur tel que vous me voyez, je suis très-malheureux. Sans y penser, sottement, avec une légèreté inexusable, j'ai causé le malheur des deux meilleurs êtres du monde. Je ne vous cacherais pas que je prétends à n'importe quel prix réparer ma sottise et que j'ai besoin pour cela de votre concours.

« À cette déclaration, mon père, ma mère, mon cousin s'entre-regardèrent avec la plus profonde surprise. Je présume qu'ils craignirent un instant que je ne fusse devenu fou. Je les tirai au reste bien vite d'erreur.

« Reprenant aussitôt la parole, je racontai ma rencontre à Vincennes avec Louise et toutes les misères qui en étaient résultées pour elle. Si je glissai assez volontiers sur le mobile déplorable qui m'avait inspiré en cette occasion, je m'appesantis du moins sur les conséquences qu'avait eues ma faute. Je fis minutieusement l'historique des infortunes de Louise et les présentai sous le jour le plus touchant. J'eus vraiment de l'éloquence. Mon récit n'arracha d'abord que des syllabes de stupéfaction. À la scène du café, je vis les yeux de ma mère se remplir de larmes. Elle ne put décidément retenir ses sanglots, quand je lui peignis Louise, à la suite de cette scène, errant comme une folle à travers les rues, succombant sous le poids de son enfant, et enfin s'évanouissant pour être ramassée et transportée à l'hospice. Mon père, aussi était ému jusqu'aux larmes ; il ne cessait de répéter : « Oh ! la pauvre enfant ! la pauvre enfant ! » Le cousin seul, dans le coin de son œil, ne trouvait pas une larme, au fond de son cœur, pas un mot de compassion. Sous un air contrit, je reconnus même les indices d'une joie maligne. La ranette prospérait au fond de sa mauvaise nature ; le souvenir des dédains de Louise y était aussi vif qu'au premier jour ; je ne pouvais pas douter qu'il ne se réjouit de la voir malheureuse. Aussi sentis-je au dedans de moi s'amasser et gronder une sourde colère contre lui.

« Ma mère, dans son émotion, ne pouvait pas encore les sentiments que j'attendais d'elle. En son âme, le malheur de Louise n'étouffait qu'à demi un vieux levain de ressentiment.

À peine eus-je laissé entrevoir ce que je comptais faire, qu'elle gâta son attendrissement par cette réflexion cruelle :

« Elle est à plaindre, beaucoup à plaindre sans doute ; mais c'est bien aussi un peu de sa faute : pourquoi m'a-t-elle quittée ? »

« Cela me parut barbare. Jacques, qui n'avait pas encore soufflé mot, s'entre-dit jusqu'à ajouter :

« Ma tante a raison. »
« Je ne fus plus maître de moi. Les sourcils froncés, l'œil étincelant, les narines ouvertes, respirant à peine, je me tournai vers lui d'un bond et lui lançai cette apostrophe comme une flèche empoisonnée :

« De quoi se mêle monsieur Jacques ? Qui est-ce qui lui demande son avis ? Les gens de cœur et lui n'ont rien à démêler ensemble. »

« À la suite de cette sortie qui le rendit muet comme un poisson et le fit en quelque sorte rentrer sous terre, je fis face à ma mère et m'adressai à elle.

« Sans me départir du respect que je lui devais, je lui fis remarquer avec force qu'elle ne pouvait, à moins de la plus criante injustice, blâmer la conduite de Louise et l'accuser d'ingratitude.

« Je soutiens, continuai-je, que par son travail, ses soins, sa patience, son dévouement, elle vous a rendu, et au delà, les bienfaits dont vous prétendez l'avoir comblée, et qu'au contraire, vis-à-vis d'elle, vous pouvez bien avoir un instant oublié d'être bonne et généreuse.

« — Elle a bravé mon autorité, dit ma mère ; elle a méconnu tous ses devoirs envers moi.

« — En quoi ? répliquai-je. Pour avoir refusé de lier son sort à un homme ridicule qui ne lui inspirait que de l'aversion, et avoir obéi à son penchant, elle n'est pas après tout si criminelle.

« — D'ailleurs, reprit ma mère, nous ne lui devons rien.

« — Mais moi, m'écriai-je, je lui ai causé un préjudice presque irréparable. Sous peine d'être un malhonnête homme, sous peine de commettre une lâcheté qui empochonnera ma vie entière, il m'est interdit de m'envelopper dans mon égoïsme et d'assister les bras croisés à un malheur dont je suis l'unique source. »

« Ma mère, par un hochement de tête et par son air, m'indiquait qu'elle trouvait mon opinion exagérée.

(La suite au prochain numéro.)

— Il est d'une grande âme de se venger de injures par des bienfaits.